

Culture et langue picardes : comptes rendus d'ouvrages

Dans le champ de notre discipline 1997 aura incontestablement été marqué par un tarissement du flot des monographies lexicales, souvent le fruit de travailleurs amateurs : phénomène passager ou signe d'un épuisement du genre ?

En revanche fleurit une nouvelle catégorie d'ouvrages non spécifiquement linguistiques mais où la dimension dialectale fournit un élément essentiel de la problématique. C'est que la culture régionale bénéficie d'un intérêt accru qui facilite la parution d'études portant sur ses aspects particuliers. Une étape significative vient d'ailleurs d'être franchie récemment puisque les dernières élections régionales ont démontré que la notion d'« identité picarde » est à présent devenue un enjeu public, politique, en Région Picardie. Ce n'est évidemment pas ici le lieu de commenter ce type d'événement mais s'impose d'elle-même la nécessité plus forte encore de fournir au public, et maintenant au citoyen, des données et des analyses d'une réelle rigueur scientifique.

Des quatre ouvrages retenus ici un seul est donc strictement linguistique : celui de Denise Poulet qui traite de cette science « annexe », attirante et ardue à la fois, qu'est la toponymie. Les trois autres ont pour objet propre une activité ludique traditionnelle : marionnettes ou jeux de balle. Dans tous les cas les problématiques sont façonnées par le clivage entre les deux Régions administratives, cette coupure pouvant d'ailleurs conditionner l'existence même de l'ouvrage : soit que la Région participe à la demande et au financement en tant qu'institution, soit qu'elle constitue par sa population le marché ciblé. Là encore la Recherche ne saurait échapper à son époque.

Les marionnettes picardes des origines à 1960 : drames et bouffonneries

– Amiens : Martelle Editions, Musée de Picardie, 1996, 128 p., (160 fr.).

Il s'agit du catalogue de l'exposition qui s'est tenue sous ce titre précis du 7 décembre 1996 au 2 mars 1997 au *Musée de Picardie*. Ce bel ouvrage collectif, copieusement illustré comme il se doit, nous présente ce qui constitue en quelque sorte la trame de l'histoire externe de la marionnette locale, « picard » étant à prendre au sens strictement géographique (en fait amiénois) comme il est discrètement précisé en entrée. Histoire donc du spectacle, de ses données concrètes : lieux, conditions de jeu, règlements, tarifs, luttes d'influence diverses, et encore : troupes, auteurs, manipulateurs, *aficionados* et autres défenseurs... Un chapitre évoque en contrepoint quelques autres formes localisées : lilloise et roubaisienne (notice d'une remarquable indigence), liégeoise, boraine, lyonnaise, comtoise. La dimension linguistique n'est par contre pas traitée de manière spécifique mais en pointillé ce qui masque la complexité des faits. Retraçons donc rapidement l'évolution de la question à la suite de nos auteurs : au XIX^e siècle, lorsque la marionnette quitte l'espace forain pour se fixer dans des salles, le picard est cantonné à la *bouffonnerie*, pièce annexe du drame en français sous influence parisienne. Par la suite le théâtre de marionnettes agonisant est revivifié à plusieurs reprises (tournant du siècle, années trente, après-guerre) par une poignée d'amateurs et de lettrés régionalistes. On assiste alors à la montée en puissance du personnage de *Lafleur* qui va bousculer de son coup de pied vengeur l'économie interne du genre : en valorisant la *bouffonnerie* puis en envahissant le drame, entraînant à sa suite une joyeuse équipe de personnages locaux solidement caractérisés : *Sandrine*, *Papa Tchul-tchul*, *Prance*, *Tchot Blaise*... Visiblement se pose ici l'équation : *Lafleur* = picard. Mais lequel des deux profite-t-il en fait de l'autre ? Et d'abord de quel picard s'agit-il ? Qu'en est-il de la réception ? Quelles sont en particulier les réactions du public populaire ? On regrettera la borne chronologique de 1960 : ce parti pris (qui obéit bien entendu à une autre logique) prive la réflexion de son aboutissement contemporain alors que les compagnies actuelles gagnent sans cesse en notoriété.

Quel est donc le statut réel du castelet dans la cité amiénoise ? Où situer la place ménagée aux *cabotans* dans l'imaginaire local entre la Cathédrale, les hortillonnages, la Tour Perret et encore *Tchot Doère* et *Marie-Christienne* ? Nous sommes ici au cœur même

de la définition de l'identité amiénoise, pièce cardinale de la culture picarde. Or les propos incantatoires réservés à « l'identité régionale » (pp. 55-59) sont de toute évidence trop lâches, trop panoramiques, trop décalés pour nous satisfaire. Il aurait fallu cadrer autrement, à l'échelle du domaine linguistique en somme. Lafleur a sévi également à Valenciennes, Arras, Lille, Roubaix, dans le bassin minier : autant de points de comparaison stimulants... Pourquoi les *Rosati* de ces secteurs sont-ils restés apparemment indifférents alors que les *Rosati Picards* ont joué un rôle capital ? (qu'en est-il au passage du rôle du « Grand Rénovateur », Le Cholleux ?). Pourquoi cette « exception amiénoise » alors que dans le Nord-Pas-de-Calais le théâtre de marionnettes a partout disparu sauf à renaître récemment à Roubaix d'abord, dans la métropole ensuite ? L'absence retentissante de l'ouvrage fondamental d'Alain Guillemin et André Leroux – voir ci-dessous – se fait ici furieusement sentir... Bref, surgissent autant de problèmes qu'on aurait aimé voir, non pas réglés bien entendu, mais simplement soulevés dans ce catalogue appelé à faire référence et riche non seulement de documents mais de nombre d'interrogations diverses.

Andrée Leroux et Alain Guillemin – *Al' Comédie ! Les marionnettes traditionnelles en Flandre française de langue picarde* – Lille : *La Voix du Nord*, 1997, 176 p., (150 fr.). (chez les auteurs : Théâtre Louis Richard, 26, rue du château, 59100 Roubaix, 03.20.73.10.10).

Les auteurs sont des gens de métier qui ont repris la tradition du célèbre *Théâtre* roubaisien *Louis Richard* et mènent depuis un quart de siècle des recherches sur le sujet de la marionnette régionale. Le présent ouvrage est d'ailleurs la réédition enrichie d'un précédent travail édité par Westhoek-Editions en 1984. Là se trouve la clef de la première des qualités de cette petite somme : l'abondance, la sûreté et la précision de l'information qui permettent de faire revivre par le menu cette pratique culturelle un temps menacée de sombrer dans l'oubli. Car la marionnette a bel et bien constitué pendant l'âge industriel le « théâtre du pauvre » à Lille et Roubaix avec respectivement près d'une quarantaine et d'une soixantaine de lieux recensés. L'historique du phénomène est retracé avec clarté et surtout les fils de la problématique sont démêlés avec toute la patience requise : dynamique interne des genres, spécificités urbaines (aux plans des factures, des techniques, des répertoires et des publics), rapports concurrentiels entre spectacles (théâtre d'acteurs, caf' conc',

cinéma) ou entre montreurs (amateurs, professionnels, forains)... Au passage les auteurs dressent un riche lexique commenté du genre (aux nombreuses variantes régionales) qui constitue une source supplémentaire d'intérêt.

C'est d'ailleurs la problématique linguistique – fortement soulignée dans le titre – qui mérite à notre sens le plus d'éloges. Précisons ici que l'analyse ne saurait s'appuyer sur les textes du répertoire, inexistant en l'occurrence puisque les comédiens ne disposaient que d'un canevas sommaire et toujours renouvelé. Au départ la situation est donc la même qu'à Amiens : le français règne sans partage dans le *drame de combat* qui passionne les foules (et constitue à lui seul un puissant agent de francisation, langue et histoire lavissienne confondues) tandis qu'au picard est dévolue la *Bamboche*, simple appendice comique final. Au tournant du siècle la crise provoquée par l'invasion du cinéma amène une évolution dans cette répartition chez les survivants. Mais avec un résultat complètement inverse de celui de la cité amiénoise : loin d'envahir le genre noble, le picard risque l'éviction pure et simple (par plébiscite du public !) avant d'être relégué au spectacle enfantin du jeudi...

On se gardera d'en déduire que la dépicardisation est alors plus avancée dans le Nord que dans le Somme : simplement le processus patrimonial n'est pas encore amorcé dans la capitale de la laine qui ne dispose pas, non plus que Lille d'ailleurs, d'une élite s'intéressant véritablement à ce phénomène populaire.

Les réserves ne porteront guère que sur des points de détail : ainsi si Jacques est un personnage célèbre du répertoire local l'expression « faire l'Jacques » n'a rien de spécifiquement lillois. Quelques regrets également au plan des références, de la bibliographie (notamment : sources écrites de la main de Louis Richard ? œuvres de cet obscur auteur dramatique, Biffroy de Reigny ? contenu de la thèse de Reginald Sibbald ?) mais surtout peut-être de l'iconographie : combinant les portraits souvent somptueux des pantins à d'émouvants documents d'époque sur les montreurs, elle est de premier ordre mais les légendes sont bien chiches (rien sur les provenances). Un index enfin aurait été le bienvenu. Cela dit on mesure le travail considérable et précieux mené au plan des dépouillements d'archives et surtout des enquêtes de témoins.

S'échappant du cadre précis qu'ils se sont assignés les auteurs s'autorisent avec raison quelques incursions à Boulogne, Arras, Saint-Omer. On aimerait aussi en savoir davantage sur les formes prises par ces théâtres dans le bassin minier et dans le Hainaut

(Voir par exemple le texte autobiographique de Mousseron : *L'nouviau riche*). En attendant nous tenons avec le bel ouvrage d'Andrée Leroux et Alain Guillemin un travail fondamental sur un aspect essentiel et difficile à appréhender de notre culture populaire régionale.

Denise Poulet – *Noms de lieux du Nord-Pas-de-Calais. Introduction à la toponymie* – Paris, Christine Bonneton, 1997, 232 p., (95 fr).

Le sous-titre indique qu'on a ici affaire à un ouvrage de vulgarisation : loin de chercher des solutions nouvelles aux formes depuis toujours réfractaires, l'auteur s'est proposé plus modestement de mettre à la disposition du public des résultats scientifiquement assurés. L'entreprise s'appuie d'ailleurs sur les cautions incontestables de Roger Berger et Maurice Gysseling dans leurs domaines respectifs : c'est dire qu'on ne risque guère de trouver matière à contestation dans le détail, d'autant moins que les incertitudes éventuelles loin d'être escamotées sont au contraire scrupuleusement pointées.

L'ouvrage se compose de deux grandes parties : la première, diachronique, décrit les strates successifs du peuplement de la région. Démarche difficile puisque le terrain ne se contente pas d'aligner des formes germaniques à côté de toponymes romans mais propose bien souvent des produits composites où la science de l'étymologiste est sérieusement mise à l'épreuve. Les difficultés en tout cas ne sont pas esquivées et il y a là un choix courageux à vouloir initier le grand public à ces questions techniques. La seconde partie, thématique, était bien plus aisée à conduire. Les bois et les rivières, les saints et les animaux sauvages, offrent ici une matière fraîche et vivante qui se lit d'un trait. On se réjouira de voir se dissiper nombre de vieilles lunes tenaces parmi lesquelles entre cent exemples : *Roubaix* < *ross, bach = le ruisseau du cheval ; *Cauchie* = * chaussée pavée liée à la chaux ; *Dennebreucq* = le marais * du Danois ou encore *Wittes* = *terrain calcaire (blanc)... L'index final attendu permet à chacun de retrouver directement sa commune de prédilection et d'assouvir sa curiosité la plus immédiate.

Au plan des remarques de détail signalons simplement que la substitution de la numérotation à la nomination dans le domaine des puits de mine, si elle se systématise effectivement après 1920, est toutefois bien antérieure à cette date, en particulier dans le Pas-de-Calais (p. 119). D'une manière plus subjective nous aurions aimé voir ménagée une place plus large aux enjeux

symboliques contemporains de la toponymie. À côté du cas fameux et toujours polémique de *Villeneuve d'Ascq* on citera par exemple les tentatives de la municipalité de *Nœux-les-Mines* pour se débarrasser du complément jugé aujourd'hui stigmatisant (d'un référendum local était notamment sorti un *Nœux-Papillon* resté dans les mémoires). Autre regret, plus consistant, celui de l'absence de notation phonétique des toponymes : il y avait là œuvre salutaire à faire en matière d'orthoépie. C'est dans la même optique que l'on pourrait considérer la bibliographie comme trop laconique. Un recensement plus large et critique aurait permis de séparer le bon grain de l'ivraie et de passer au niveau des revues spécialisées et des articles qui auraient sans doute aussi trouvé leurs publics.

Mais c'est là faire abstraction des contraintes quantitatives de la publication en format de poche et des règles implicites de la collection (nous ne disposons pas de points de comparaison). Ces remarques commodes à énoncer n'entament en rien la solidité de ce petit volume touffu qui comble heureusement une lacune criante.

Marie Cegarra - *Jeux de balle en Picardie. Les frontières de l'invisible*. Préface de Nadir Marouf - Les cahiers du CEFRESS, Université de Picardie Jules Verne / Paris : L'Harmattan, 1998, 262 p. (150 fr.).

La Picardie serait-elle un mirage ? Après *La forêt invisible au nord de la littérature française*, posant majestueusement l'existence d'une littérature picarde pour la première fois abordée dans sa globalité, voici à nouveau repris cet adjectif intrigant dans un autre travail scientifique.

Le travail de Marie Cegarra, sociologue à Lille III, s'inscrit dans les recherches impulsées en 1991 par la *Mission du Patrimoine Ethnologique* sur le thème des frontières culturelles. Il s'agissait de voir comment les différentes aires ou frontières culturelles (adjectif entendu au sens ethnologique) se superposaient ou s'interpénétraient à l'échelle des régions ou des départements. C'est ainsi par exemple qu'est citée (p. 31) une enquête sur « les frontières linguistiques en Moselle », lesquelles correspondent à des oppositions « dans les modes de conservation du cochon, dans les systèmes de mesure, dans l'architecture... ».

Ici avait été retenu, avec beaucoup de pertinence, le thème des jeux de balle à la main, de la famille du jeu de paume si florissant dans l'Ancienne France ; à savoir les quatre jeux toujours en honneur de *la longue paume*, de *la balle à la main*, de *la balle au*

tamis et du *ballon au poing*. Le cadre fixé était celui de la Picardie de Région (ces sports se pratiquent également sur les marges normandes, dans le Nord-Pas-de-Calais, en Belgique, aux Pays-Bas et en Italie). Le propos était de cerner une éventuelle « zone de rupture séparant une unité géographique d'une autre par une combinaison de types de jeux spécifiques » (p. 41). Tout cela nous vaut des pages passionnantes tant sur la description et l'analyse de ces pratiques, (ainsi rapprochement convaincant entre la structure spatiale de ces sports et le rapport au sol, à la terre, des joueurs) que sur la notion de frontière (pp. 46-53, 145-151).

L'auteur se montre moins à l'aise dans ses exposés linguistiques. On ne le suivra pas par exemple dès qu'il s'aventure en Belgique. Mais la place ménagée au picard dans l'économie de l'ouvrage est substantielle, consubstantielle même (à prendre également en compte : le lexique des jeux et l'essentiel des annexes). Surtout la pertinence globale du propos n'est pas affectée par les approximations signalées ci-dessus : ni dans ses prémisses (l'influence – indirecte – de Demangeon est patente) ni dans ses aboutissements. On se doute bien dès le départ qu'on n'obtiendra pas de réelle congruence entre ces pratiques ludiques et les aires dialectales. Mais on progresse incontestablement dans la compréhension de l'enchevêtrement des faits, grâce en particulier à des conclusions paradoxales. L'éclairage le plus net vient, nul ne s'en étonnera, du Vimeu. Dans cette région fameuse pour son irrédentisme les jeux traditionnels sont en perte de vitesse : c'est qu'« une région fermée n'est pas celle qui garde forcément ses traditions » (p. 150) et que réciproquement « la faible autochtonie peut être une raison à la subsistance des jeux anciens » (p. 151).

J'ajouterai pour ma part cette observation. Depuis quelques années la tendance qui pousse les associations de défense du picard à se regrouper en fédération les incite également à se rapprocher des sociétés de jeux traditionnels. C'est le cas notamment de la fédération *Tertous* qui a recruté dans le milieu des jeux de balle. Cette démarche s'inspire de ce qui se passe depuis longtemps dans d'autres zones d'oïl, notamment en Poitou. Elle marque en tout cas un infléchissement significatif : les défenseurs du picard jugent désormais nécessaire de s'allier à des institutions dont la raison d'être est toute autre... On interprétera au choix le phénomène de manière positive (dynamisme nouveau) ou négative (aveu de faiblesse). Reste que la place de la langue dans la représentation identitaire s'est modifiée au détriment de la simple équation, que le phénomène gagne en complexité. On

mesure mieux alors l'intérêt profond pour le dialectologue d'une entreprise comme celle initiée par la *Mission du Patrimoine Ethnologique*.

Jacques LANDRECIES
Université Charles-de-Gaulle - Lille III